

Lawrence Wilkerson : Trump sacrifie la République pour préserver l'Empire

Le colonel Lawrence Wilkerson est un colonel retraité de l'armée américaine et l'ancien chef de cabinet du secrétaire d'État américain. Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> YouTube : <https://www.youtube.com/@GDiesen1> Soutenez la recherche : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Le colonel Lawrence Wilkerson nous rejoint aujourd'hui. Il a été chef de cabinet du secrétaire d'État américain. Merci donc de revenir dans l'émission.

#Lawrence Wilkerson

C'est un plaisir d'être avec vous, Glenn.

#Glenn

Je voulais vous interroger sur la position dans laquelle se trouvent aujourd'hui les États-Unis. Car, si je comprends bien, la position hégémonique du Royaume-Uni au XIXe siècle, puis celle des États-Unis au XXe siècle, également en tant qu'hégémon, s'est largement organisée autour de la stratégie d'une puissance maritime. C'est-à-dire en dominant les voies maritimes qui relient physiquement le monde. Et en maintenant les puissances terrestres divisées, on constate que les puissances maritimes peuvent dominer le continent eurasiatique, voire le monde entier, depuis leur périphérie maritime. C'est pourquoi on voit aussi la séparation entre les Allemands et les Russes comme quelque chose que les Britanniques ont toujours veillé à préserver, ou encore la séparation entre la Chine et l'Union soviétique.

Quoi qu'il en soit, après la guerre froide, la grande stratégie américaine, comme l'affirmait Brzezinski, ancien conseiller à la sécurité nationale des États-Unis, consistait à consolider l'unipolarité. Cela voulait dire que les États-Unis devaient faire en sorte que leurs adversaires restent divisés et affaiblis. Il disait que les vassaux devaient rester dépendants et, bien sûr, que les États-Unis devaient dominer sur les plans militaire, économique et technologique. Donc, je suppose que ce qui définit cette période de l'Histoire, ce passage à la multipolarité, c'est la répartition du pouvoir. Nous

assistons aujourd'hui à la montée de rivaux, de grands rivaux comme la Chine, la Russie et l'Iran. Non seulement ils se développent, mais ils se rapprochent beaucoup les uns des autres.

On voit les partenaires, ou les vassaux, de l'Amérique. Ils sont placés dans une situation bien plus vulnérable. Ils sont affaiblis. Leurs intérêts commencent à diverger de ceux des États-Unis. Et, au fond, l'hégémon semble souffrir de ce que Kennedy qualifiait de surextension impériale : il assume trop d'engagements à l'échelle mondiale, à un moment où il devrait, je suppose, s'adapter à de nouvelles réalités. Je me demandais simplement si vous partagez cette analyse. Et si oui, quelles seraient les voies possibles pour les États-Unis ? Commençons par une question énorme, voulez-vous ?

#Lawrence Wilkerson

Je suis en partie d'accord. Mais permettez-moi d'ajouter quelques points de vue annexes, si vous voulez. D'abord, dans cet exposé de la manière dont les choses se passent habituellement, que ce soit en Grande-Bretagne ou aux États-Unis aujourd'hui — et on pourrait remonter à d'autres empires — personne n'avait prévu le personnage que nous avons actuellement à la tête de notre gouvernement. Personne n'avait prévu que la situation, qui devient, je pense, assez désastreuse pour l'empire américain, serait à ce point accélérée, aggravée et rendue plus profonde par, je vais le dire, pas seulement un escroc lunatique, étrange, qui montre à certains égards des signes de démence profonde. Quels autres adjectifs pourrais-je employer ?

Un président doté d'un pouvoir presque total, du fait de la conjonction de ce que j'appelle l'État de sécurité nationale. Il se construit depuis 1945, particulièrement dans sa configuration actuelle. La loi de 1947 sur la sécurité nationale en a, en quelque sorte, tracé les grandes lignes. Harry Truman ne l'aimait pas. Il n'aimait certainement pas tout ce qui y était associé. Mais il y a cet État-là, puis l'autre État. L'autre, c'est l'État capitaliste prédateur. Et toutes les choses que nous avons dans ces deux entreprises de construction de l'État, particulièrement depuis 1945, étaient à l'état naissant pendant l'ensemble de nos plus de 250 ans d'histoire. Je dirais même depuis des décennies — 300 ans, si vous voulez y inclure les Britanniques, comme annexe ou comme maîtres en la matière.

Ce que vous avez aujourd'hui, c'est un chevauchement entre ces deux États. Vous avez ExxonMobil, par exemple, dont le principal client, dans le monde entier, est le ministère de la Défense. ExxonMobil est clairement un membre de l'État capitaliste prédateur, et le Pentagone est le membre par excellence de l'État de sécurité nationale. Et le Pentagone est le plus grand acheteur des produits d'ExxonMobil et d'autres entreprises de l'État capitaliste, de l'État capitaliste prédateur. Vous avez aussi Lockheed Martin, qui a un pied dans les deux camps, comme la plupart des six ou sept plus grands sous-traitants de la défense. Ils fabriquent des armes pour l'État de sécurité nationale, mais ils sont aussi, très clairement, les membres les plus récents et les mieux rémunérés de l'État capitaliste prédateur.

Vous avez donc ces deux projets de construction d'État qui se percutent en ce moment même, en gestation depuis 1945, et qui se percutent aujourd'hui. Et tout l'appareil est totalement mal compris, peut-être même impossible à comprendre, et il est mal utilisé. Même dans la configuration où ils existent, ils sont mal utilisés par un idiot. Comment en est-on arrivé là ? Comment en sort-on ? Comment y est-on entré, au départ ? Comment en sort-on ? Cela dit, je suis d'accord avec votre résumé : nous sommes face à une nouvelle période où — et je pense que c'est essentiel pour ceux qui veulent comprendre les dynamiques mondiales — Trump les approfondit peut-être, les rend plus marquées dans certains domaines. Mais, au fond, il ne contrôle pas ces dynamiques mondiales, pas plus que quiconque d'autre en Occident.

Nous pouvons nous battre, pousser, et ainsi de suite, comme nous le faisons — l'Europe en particulier, nous en particulier. Mais on ne peut pas contrôler ces dynamiques, parce que je pense qu'elles sont inexorables. Et vous l'avez défini. C'est trop simpliste, pour moi, de dire qu'il s'agit des puissances maritimes contre les puissances continentales, avec, pour la première fois depuis environ deux mille ans, les puissances continentales qui montrent toute leur force et leur propension à la victoire, tandis que les puissances maritimes reculent, en gros. Et permettez-moi d'ajouter une note, juste un instant, et de dire que la chose très, très particulière — l'exemple par excellence de ce recul des puissances maritimes — ce sera le jour où l'Iran coulera un porte-avions, ou qui que ce soit d'autre. Quelqu'un le fera. Les porte-avions, c'est le navire capital de l'ensemble maritime, si vous voulez. Principalement américain, bien sûr, mais d'autres pays en ont aussi.

Tout cela est en train de s'effondrer. Et quand ça s'effondrera, dans une certaine mesure, ça entraînera avec lui le régime maritime. La seule raison pour laquelle ils ne s'approchent même pas de l'Iran, c'est qu'ils ont une peur bleue de franchir cette ligne où l'Iran serait le pays qui passerait à l'acte. Ce n'est pas l'Afghanistan. Ce n'est pas la Syrie. Ce n'est aucun de ces pays devant lesquels on arrive par la mer, on envoie quelques missiles de croisière, puis on dit : « Ah, vous avez vu ce que j'ai fait ? » Non. Ils vont mettre hors service l'un de ces navires capitaux, symbole par excellence du groupe maritime, si vous voulez, dirigé par les États-Unis, bien sûr. Et avoir ajouté une autre puissance terrestre, essentiellement une puissance terrestre, qui a bien une marine, mais Trump a détruit toute la marine.

Mais c'est avant tout une puissance terrestre, et une immense puissance terrestre, de la taille de l'Europe occidentale. Quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize millions d'habitants, une position géographique bonne et solide, avec beaucoup de ressources naturelles qui, si elles étaient exploitées correctement, la rendraient encore plus puissante. Le pétrole et le gaz ne sont pas les seules choses qu'ils possèdent. Et vous les avez ajoutés à la Russie et à la Chine. Donc maintenant, vos puissances continentales ne sont pas seulement immenses, elles s'étendent à travers le monde. La Russie à elle seule, le plus grand pays du monde ; ajoutez-y la Chine, ajoutez-y l'Iran. Désormais, les puissances continentales sont redoutables, par leur potentiel comme par leur force réelle. Et l'empire américain, ainsi que les puissances maritimes, reculent. Et en fait, les autres puissances de ce groupe n'ajoutent pas vraiment grand-chose à la dimension maritime de leur puissance.

La seule puissance maritime vraiment forte, et cette force s'amenuise chaque jour, ce sont les États-Unis. Donc, dans cette lutte mondiale inexorable, je pense que c'était tout simplement prédestiné, si vous voulez, par Dieu et la providence, que cette puissance revienne vers l'Est, d'où elle venait il y a deux mille, trois mille ans, et que la Chine devienne le principal pôle d'attraction. Tout cela est contesté, bien sûr. Mais la confrontation est désormais bizarre. Et elle est bizarre à cause de ce monsieur — j'emploie ce terme avec prudence — assis au sommet de l'empire américain, et de la déférence que lui témoigne tout le reste de l'establishment que nos pères fondateurs ont mis en place. Le dernier exemple en date, c'est que les républicains ont cédé et approuvé son avocat comme procureur général, alors même qu'il est déjà, de fait, le procureur général.

Donc ce n'était pas vraiment un grand changement. Mais nous sommes en train de démanteler le tissu même, le tissu intérieur, de notre existence, de notre essence en tant qu'État dans le monde. Et en même temps, nous menons cette compétition avec un dirigeant totalement incompetent pour la mener. Et je ne dirais pas non plus qu'il y a beaucoup de gens sous ses ordres, au sein du pouvoir législatif, des tribunaux ou de toute autre partie du gouvernement, qui soient suffisamment compétents pour prendre le relais. Je ne suis même pas sûr qu'il y ait quelqu'un d'assez compétent pour le battre lors d'une élection et inverser la tendance, si vous voulez, de ce point de vue-là. Alors, nous sommes dans le pétrin, Glenn. Nous sommes dans le pétrin. Et parce que nous avons acquis tant de puissance, que nous avons puni tant de gens dans le monde et détruit tant de civilisations dans le monde.

Je veux dire que nous sommes désormais autant haïs que considérés comme fous. Et je ne sais pas comment on compense cela, tout en essayant d'arranger suffisamment les choses pour qu'au moins, on puisse s'en sortir de façon relativement digne. Vous savez, peut-être comme l'Angleterre s'en est sortie après la crise de Suez, en cinquante-six. Ce n'est pas vraiment un bon exemple, mais quoi qu'il en soit, c'est la fin d'un empire. L'Angleterre avait commencé — la Grande-Bretagne avait commencé — à décliner bien avant cela. Mais je ne sais pas comment inscrire ça en termes géopolitiques, en termes géostratégiques, en termes de basculement inexorable des rapports de force, et y faire face avec ce que nous avons actuellement à Washington. Je ne sais pas comment on peut démanteler tout ça. Il aurait dû être destitué.

Il aurait dû être relevé de ses fonctions. Il aurait dû être expulsé de Washington sous escorte. En fait, il devrait probablement être en prison. Mais ce n'est pas le cas. Et cela démontre, à une échelle moindre, l'inadéquation de nos institutions aujourd'hui, leur faiblesse, ainsi que leur atrophie au cours des deux cent cinquante années où elles ont été en place. En ce moment, je lis John Adams, de David McCullough, pour la deuxième fois. Et j'y trouve des remarques vraiment intéressantes d'Adams, Jefferson, Madison, de tout ce groupe-là, Hamilton et Washington. Même moi, j'y trouve des commentaires intéressants que je surligne, puis je tire un trait et j'écris une petite note en marge sur la manière dont cela s'applique à aujourd'hui.

Et c'est troublant de voir combien d'entre eux ont pressenti cela, de manière encore confuse. Mais ils l'ont tout de même pressenti. Adams, sans doute parce qu'il pensait que toute démocratie finirait par se suicider. Mais d'autres l'ont vu davantage dans les termes que j'emploie aujourd'hui, exprimés dans leur propre langage. Surtout lorsque la Révolution française a éclaté et que tout le monde était un peu, vous savez... Jefferson, d'un côté : « J'adore ce que font les Français. » Et Adams, de l'autre, disant ce que disait Burke : « Attention. C'est une tragédie de tout premier ordre. » Et de ce tumulte ressort une sorte de regard sur ce qui se passe aujourd'hui, qui vous dit qu'on ne s'en sortira pas. C'est la fin. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

Cela ne veut pas forcément dire que l'Amérique ne sera plus un pays parmi les autres, avec ses trois cent quarante millions d'habitants et tout le reste, qui essaient de coexister et de s'entendre. Mais cela veut dire que notre puissance, c'est fini. Notre puissance à l'échelle du monde, c'est fini. La question, c'est : comment gérer cette période à court terme, qui pourrait être extrêmement destructrice, non seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les autres ? Et comment la traverser pour arriver, si vous voulez, sur un terrain plus plat, qui s'accommode raisonnablement de notre puissance réduite, et continuer d'exister en tant que pays ? Je ne sais pas comment on va y parvenir, Glenn. Et c'est vraiment étrange de dire ça à mon âge, alors que j'arrive à la fin de mes jours et que je regarde mon pays, essentiellement, se suicider.

#Glenn

C'est pour ça que j'étais un peu optimiste, au départ, pendant la campagne électorale de Trump. Il insistait tellement sur la nécessité de mettre fin à ces guerres sans fin, de réduire, en substance, les engagements mondiaux, et de mettre l'Amérique d'abord. Moi, je l'ai compris comme ça. En me fondant sur ce qu'il disait, je voyais les choses de la même manière : j'interprétais cela comme la volonté de Trump de réduire l'empire pour sauver la république. Bien sûr, il fait quelque chose de très différent. Mais c'est intéressant. En tant que réalistes politiques, nous avons tendance à regarder la répartition internationale du pouvoir. Mais on ignore souvent le facteur humain, ou le facteur de folie, chez les dirigeants. Parce qu'il peut être irrationnel de supposer que des hégémons en déclin se comporteront tous de manière rationnelle.

Et pas seulement les États-Unis. Je veux dire, si vous regardez les dirigeants européens aujourd'hui, ils se voient comme occupant une position unique dans l'histoire du monde. Depuis le début du seizième siècle, ils ont relié le monde en contrôlant les mers du globe grâce à leurs empires de comptoirs, puis à de véritables empires. Cela fait donc cinq cents ans de domination occidentale. Et maintenant, en un temps incroyablement court, tout leur échappe. Les Européens pensaient que, dans un avenir prévisible, il y aurait une hégémonie collective reposant sur deux jambes : les États-Unis et l'Union européenne. Et maintenant, tout s'effondre. Alors, ils ne savent pas comment se comporter. Pour moi, c'est l'une des choses qui m'a frappé quand j'ai lu pour la première fois l'article de Krauthammer, en mille neuf cent quatre-vingt-dix, dans lequel il a inventé le concept du « moment unipolaire ».

Il a dit, en substance : bon, aujourd'hui, c'est un moment unipolaire. À l'avenir, ce sera multipolaire. Quand d'autres puissances émergeront, alors nous ferons la transition. Et cette idée selon laquelle les dirigeants seraient pragmatiques est assez stupéfiante. Parce que, pendant trois décennies et demie, nous avons eu toute une idéologie selon laquelle nous étions l'hégémon libéral chargé de transformer le monde. Une fois qu'on confie à nos responsables politiques une mission quasi divine, il est un peu étrange de supposer qu'ils accepteront soudainement de se dire : bon, il y a une nouvelle répartition du pouvoir. J'imagine que les siècles de domination sont terminés. Nous allons nous accommoder des Chinois, des Russes, des Iraniens. Enfin, je pense qu'on surestime la rationalité.

#Lawrence Wilkerson

Je pense que vous avez raison. Je pense que vous avez raison. Et votre emploi de ce terme, celui de Krauthammer, et d'autres aussi — Francis Fukuyama me vient immédiatement à l'esprit —, de « démocratie libérale », ou même simplement de « libéral », ne fait que tourner en dérision ce que nous faisons. Nous tuons des gens en haute mer sans procédure légale régulière. Nous avons un président qui parle de semer la terreur avec son armée. Et nous sommes le pire exemple, parmi les grandes puissances, d'un déclin que je puisse observer dans l'Histoire — du moins dans l'Histoire moderne — par la manière dont nous nous y prenons.

Et les dégâts que nous infligeons à tout ce qui était positif — et il y avait du positif, du vrai positif — dans ce que nous avons fait après la Seconde Guerre mondiale, par exemple. C'est unique, en tout cas dans mon étude de l'histoire. Je ne pense pas qu'il y ait... J'ai vraiment étudié de près le livre de Mary Beard sur « Les Douze Césars » de Suétone, et la période entre l'instauration de l'Empire sous Auguste, après l'assassinat de Jules César, jusqu'à Domitien et ces douze Césars, et la façon dont tout a sombré là-bas. Et je pense que Mary Beard a écrit ce livre avec une certaine ironie, en pensant à nous pendant qu'elle l'écrivait. On voit les sous-entendus tout au long du texte.

Alors, dans quelle mesure ce qui est arrivé à cet empire, dans quelle mesure ce qui arrive à n'importe quel empire, tient au caractère de son dernier dirigeant, ou de l'avant-dernier, ou de l'un de ceux qui arrivent vers la fin ? Et dans quelle mesure est-ce simplement l'atrophie du pouvoir, l'entropie, si vous voulez ? Je ne sais pas. Mais je sais que ce type, ce type, Donald Trump, a donné une patine particulière à la disparition de l'empire américain, et au danger clair et immédiat qu'il soit, à lui seul, capable de faire tout ça. Et voici le plus frappant — et cela me ramène à Adams et Jefferson : le peuple américain ne fait rien. Point final. Parce que nous ne faisons rien. Nous manifestons. Nous faisons campagne, largement selon les vieilles habitudes.

Nous faisons dans les rues toutes sortes de choses qu'on peut se permettre de faire. Mais c'est un tout petit groupe. L'essence profonde du peuple américain reste passive. Il ne fait rien. Il ne laisse pas éclater sa colère. Il ne se met pas en travers. Il ne dresse pas d'obstacles. Il ne foment pas une guerre civile. Il ne fait rien, à part regarder. Et MAGA, bien sûr, continue — certains d'entre eux, en

tout cas — à regarder et à applaudir. Pourtant, comme l'a dit le juge Napolitano l'autre jour, quand j'ai parlé du taux d'approbation de vingt-six pour cent, il m'a dit : « Je ne connais personne parmi ces vingt-six pour cent. Et vous ? » Non. Mais c'est curieux. C'est curieux. Sommes-nous devenus à ce point gras et stupides ?

Et c'est un autre retour à Adams, qui dit encore et encore que la seule façon de protéger une démocratie, sur le long terme, c'est l'éducation. Eh bien, nous n'avons plus d'éducation. Ce que nous avons, ce sont des écoles et une éducation de façade. Donc, ça, on l'a abandonné. Mais je me creuse vraiment la tête pour voir comment on pourrait lancer quelque chose dans ce pays qui permettrait d'enrayer suffisamment cette dégradation pour la ralentir considérablement. Et il faudrait se débarrasser de Trump. Il faudrait se débarrasser de Trump. Il faudrait... mais ça ne suffirait pas. Il faudrait un remplaçant, et il faudrait un remplaçant qui comprenne fondamentalement ce dont nous parlons, et qui s'emploie à faire tout ce qu'il peut, ou tout ce qu'elle peut, pour freiner son élan.

Le premier point serait justement ce dont vous veniez de parler, et ce que Trump a dit qu'il allait faire : se regrouper, recalculer, rentrer au pays, si vous voulez, en se déchargeant de tous ces fardeaux incroyables que nous essayons de porter, en grande partie pour des raisons financières. C'est pourquoi, après avoir écouté votre général allemand, j'ai repris mes notes. Et je regarde deux choses, deux épisodes qui m'ont marqué. L'un était un séminaire avec Bill Perry, alors secrétaire à la Défense, le seul ingénieur à avoir jamais occupé ce poste. Il expliquait que personne n'avait jamais réussi à abattre une cible aéroportée avec un taux supérieur à zéro virgule vingt-et-un. Et qu'en tant qu'ingénieur, il ne pensait pas que cela arriverait un jour. Pensez aux Patriot deux et Patriot trois aujourd'hui, et à toutes les affirmations de Lockheed Martin sur le reste de la défense antimissile. Rien au sol ne pourra abattre ce qui arrive par les airs, quoi que ce soit, à une fréquence supérieure à environ vingt-et-un pour cent des cas, soit deux cibles sur dix.

S'ils sont nucléaires, là, vous avez des ennuis. Et en même temps, je regardais ce dont nous parlions lors de ce séminaire précis, de cette réunion précise, à propos de ce que Bill venait tout juste de rapporter avec lui concernant cette idée sur la Russie. Il revenait de Moscou. Et comment est-on passé de Bill Perry, qui, à ce moment-là, faisait écho à Colin Powell, Jim Baker, Bush père, tous les autres, et aussi ce général allemand, en disant que les choses s'annonçaient vraiment bien pour ce moment unipolaire, à condition de le rendre immédiatement multipolaire et de faire fructifier, en quelque sorte, cette manifestation pour qu'elle devienne réalité, les Russes constituant un pôle, si vous voulez, un exemple de la manière dont cela pouvait être fait et dont cela allait être fait ?

Non, nous avons sacrifié tout cela. Et pour quoi l'avons-nous sacrifié ? Pour l'argent. Et c'était la raison de Bill Clinton pour élargir l'OTAN : l'argent. Parce que tout le monde salivait à l'idée que tous ces nouveaux pays de l'OTAN achètent les produits de Lockheed Martin. Et nous avons fini par l'élargir avec le groupe qui a grandi sous George W. Bush et qui s'est surtout manifesté sous l'administration Biden. Nous avons décidé d'affronter ce basculement naturel du pouvoir, en commençant par la Russie, et d'utiliser l'élargissement de l'OTAN, et l'Ukraine en particulier, comme intermédiaire pour y parvenir. Ma question est donc la suivante : comment tout cela s'est-il produit ?

Comment sommes-nous passés de ce que vous appelez, à juste titre, le moment unipolaire, à un tel gâchis de la transition vers un monde multinodal, multipolaire — quel que soit le terme qu'on veuille employer — au point que nous en sommes aujourd'hui les principaux responsables, en train de le tuer dans l'œuf ? Et Dieu seul sait ce qui va le remplacer. Moi, je sais ce qui le remplacera, à terme : les puissances continentales, la Chine, l'Iran, la Russie, et d'autres qui les rejoindront. Et il semble presque inévitable que ces autres les rejoignent tôt ou tard. Si beaucoup ne l'ont pas déjà fait, c'est simplement qu'ils ne l'ont pas encore annoncé.

#Glenn

Au fait, vous n'avez cessé de faire référence à mon général allemand. On en a d'ailleurs parlé avant de commencer l'enregistrement. C'est une référence à une précédente interview que j'ai réalisée avec eux deux, avec le général Harald Kujat, qui a été l'ancien chef des forces armées allemandes et l'ancien numéro un de l'OTAN.

#Lawrence Wilkerson

Je ne veux pas lui attirer d'ennuis, mais c'est un homme remarquablement éloquent sur l'histoire que je connais le mieux.

#Glenn

J'ai été immensément impressionné par lui. Qu'une personne qui a occupé cette fonction voie aujourd'hui avec autant de justesse la direction que nous prenons, et continue de s'exprimer malgré le coût social élevé qu'il y a partout en Europe quand on conteste les vérités et les récits officiels... ça mérite vraiment d'être écouté. Je veux vous poser cette question : comment interprétez-vous tout ce radicalisme militariste que l'on voit ? Encore une fois, je ne vais pas limiter cela aux États-Unis, parce que les Européens, aujourd'hui... Je me souviens qu'ils se moquaient autrefois de George Bush pour son militarisme. Eh bien, George Bush n'est rien en comparaison du dirigeant européen moyen d'aujourd'hui. Mais malgré tout, l'idée, au moment unipolaire, était que l'hégémon américain apporterait la paix pour deux raisons.

D'abord, cela mettrait fin à la rivalité entre grandes puissances, puisqu'il n'y aurait plus de rivalité entre grandes puissances. Il n'y en aurait plus qu'une seule. En substance, l'anarchie internationale du système international prendrait fin. Elle serait atténuée, parce que les États-Unis joueraient le rôle de gendarme du monde. Et comme ce gendarme du monde serait aussi une démocratie libérale, cela renforcerait le rôle de normes plus pacifiques, qui permettraient aux États de coexister à un autre niveau. D'un autre côté, on voyait aussi que cela exigeait de continuer à maintenir les puissances rivales dans une position de faiblesse. On a vu que les guerres avaient très peu de coût pour les États-Unis et leurs alliés, parce qu'ils bombardaient des États plus faibles.

Les guerres aussi étaient quelque chose qui se passait loin d'ici, et l'Occident politique pouvait se permettre d'absorber beaucoup de coûts. Autrement dit, il pouvait se permettre de faire beaucoup d'erreurs. Il n'avait pas besoin de donner la priorité à la réflexion stratégique. Ce n'était pas vraiment nécessaire. Je me demandais : est-ce que vous voyez là l'origine de ce militarisme débridé ? Ou est-ce le complexe militaro-industriel ? Comment l'expliquez-vous ? Je sais que des gens comme l'ambassadeur Jack Matlock soutiennent qu'ils avaient, au fond, une mentalité militarisée lorsqu'ils ont commencé à prétendre que la guerre froide avait été gagnée par la force militaire plutôt que par la négociation. Il y a donc, si vous voulez, beaucoup d'hypothèses différentes. Mais comment expliquez-vous ce militarisme rampant qui définit aujourd'hui une grande partie de l'Occident politique ?

#Lawrence Wilkerson

Il est difficile de ne pas y voir une manifestation de ce que nous avons fait. Enfin, soyons honnêtes. Nous avons environ huit cents installations militaires à travers la planète, contre la Chine, qui en a sept, je crois. Quelqu'un disait l'autre jour qu'elle en avait une ou deux. Non, elle en a environ sept, si on les compte toutes. Et la Russie en a peut-être onze ou douze, si l'on compte tout ce qui se trouve à l'étranger. Ce n'est pas normalement ce que font les puissances continentales, d'ailleurs, si vous y réfléchissez un instant. Mais le fait est que ce que nous avons fait, à petite échelle en quelque sorte, mais comme un élément très important de l'ensemble, c'est sacrifier la diplomatie et tout ce que cela implique — ce que Fred Hartman appelait « les relations entre les nations ». Et je pense que c'est un meilleur terme que tous ceux qu'on a pu trouver, parce qu'il évoque les êtres humains dans leurs relations : les relations entre les nations.

Et nous l'avons sacrifiée sur l'autel de ce que vous venez de dire : la puissance militaire. Or, la puissance militaire est un triste, triste substitut à la diplomatie. Et presque toujours, elle finit par se retourner contre l'État qui y recourt. La diplomatie devrait être l'outil principal. C'est ce que vous devriez pratiquer dans le monde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ce que Donald Trump a fait, c'est lui porter le coup de grâce. Enfin, le coup de grâce, devrais-je dire. Il l'a tuée. Absolument tuée. Nous n'avons plus de diplomatie. Il est obligé de mentir sur la diplomatie qui aurait lieu avec l'Iran. Il n'y a aucune diplomatie avec l'Iran. Il ment à ce sujet. Il ne se passe rien. Et il ne se passe rien parce que nous n'avons pas de diplomates. Nous n'avons pas de diplomatie. Littéralement, nous n'avons pas de diplomatie. Marco Rubio a vidé le département d'État de sa substance, et ce n'est certainement pas un diplomate.

Nous avons donc retenu ce que disait Frédéric le Grand : la diplomatie sans l'armée, c'est comme un orchestre sans instruments. Eh bien, l'inverse est vrai aussi. Si la diplomatie n'est pas votre première approche du monde, et que vous êtes une puissance assez importante, il n'y a aucune chance que vous puissiez gérer ce monde sans que cela ne se retourne, au bout du compte, contre votre réputation et contre vous, par des défaites répétées. L'abandonner complètement, comme nous l'avons fait... Nous n'avons pas de diplomates. Powell disait que le principal diplomate des États-Unis

d'Amérique, c'est le président des États-Unis. Cela a toujours été le cas depuis que George Washington a accepté cette fonction. Donc, chaque fois que vous me voyez agir comme si j'étais le diplomate de la nation, donnez-moi une gifle, parce que le président est le diplomate de la nation.

Le chef de la diplomatie. Alors oui, on peut soutenir que George W. Bush n'a pas très bien rempli ce mandat non plus. Mais il l'a rempli sacrément mieux que Donald Trump ne le remplit. Donald Trump ne sait même pas ce qu'est la diplomatie. Donc, en somme, nous avons abandonné, probablement... Même si vous êtes une puissance en déclin, que vous descendez pendant qu'une autre monte, comme c'est clairement le cas aujourd'hui, la diplomatie est un instrument essentiel de votre politique, de votre rapport au monde. Je dirais que si vous êtes en déclin et que vous étiez récemment au sommet, pour ainsi dire, la diplomatie devrait être d'autant plus l'instrument que vous utilisez dans le monde. Et pourtant, ce n'est pas ce que nous faisons.

Nous avons des porte-avions là-bas, au large de l'Iran. Nous avons des bombes. Nous avons toutes sortes d'équipements militaires. Et en partie, c'est parce que cela enrichit énormément ces PDG et d'autres personnes qui travaillent dans le complexe militaro-industriel. Mais c'est aussi parce que nous nous y sommes tellement habitués. Nous ne connaissons rien d'autre, y compris la diplomatie. Et donc, comme Frederick l'a dit, nous n'avancons pas avec la diplomatie et l'armée main dans la main. Nous y allons avec l'armée. La diplomatie vient après coup, si tant est qu'on y pense seulement. On ne peut pas faire ça. On ne peut pas faire ça. C'est désastreux. Et nous le prouvons en ce moment même. Et puis, par-dessus tout cela, il y a le fait que nous avons de vrais problèmes sur le plan intérieur.

Je dirais qu'à l'heure actuelle, la probabilité d'une guerre civile dans ce pays d'ici un an est sans doute de vingt à vingt-cinq pour cent. Je ne pense pas avoir jamais dit cela auparavant. Je pensais que nous en avions fini avec les guerres civiles. Mais je n'en suis pas si sûr. Je n'en suis pas si sûr. Partout dans le pays, on voit des signes de ce genre de chose qui nous déchire. Si ce n'est pas une guerre civile, c'est un démembrement qui accompagnerait normalement une guerre civile, mais qui se produit de lui-même. Donc, nous ne sommes pas en bonne posture. Nous ne sommes pas en bonne posture. Et je pense qu'il y a beaucoup de raisons à cela. Mais en ce moment, Donald Trump en est l'incarnation.

#Glenn

Il est fascinant de voir à quel point le militarisme a remplacé la diplomatie. Et il est aussi étrange que cela se soit produit aux États-Unis, parce que les États-Unis, en tant que puissance maritime, ont historiquement suivi, un peu comme les Britanniques avant eux, une stratégie d'équilibrage au large. Autrement dit, les puissances terrestres ont généralement besoin de grandes armées permanentes, parce qu'elles ont beaucoup de frontières exposées à des menaces. À l'inverse, les puissances maritimes comme les États-Unis ont toujours été protégées par la mer. Donc, sans cette grande

armée permanente, elles peuvent davantage se concentrer sur le développement économique. Et lorsqu'elles entrent en guerre, l'idée a toujours été que la puissance chargée de l'équilibrage au large entre tardivement dans les guerres, quand les autres sont épuisés.

Et au lieu de chercher à faire de grandes conquêtes en Europe continentale, l'objectif était que les États-Unis rétablissent un équilibre des puissances, afin de s'assurer que personne ne domine l'Europe ou l'Eurasie au point de pouvoir défier les États-Unis. Mais c'est pour cela que les guerres terrestres n'ont jamais été une bonne idée pour les États-Unis, que ce soit au Vietnam, en Irak, ou dans tout ce qui se fait aujourd'hui. Même la démocratie... Vous savez, Alexander Hamilton, si je ne me trompe pas, a un jour souligné que si la Grande-Bretagne avait été une puissance terrestre européenne, elle aurait probablement été aussi autoritaire que les Allemands ou les Russes. Parce qu'elle aurait alors elle aussi eu besoin d'une grande armée permanente, qui aurait également pu être utilisée contre sa propre population. Ce qui aurait voulu dire que le peuple n'aurait pas eu beaucoup de pouvoir face à la monarchie. Donc, en bref, on attribue beaucoup à ce caractère de puissance maritime : son économie, sa stratégie militaire, sa démocratie. Mais ce que nous voyons aujourd'hui, c'est cette hypermilitarisation. Tout cela est inversé. C'est assez unique à observer, cela dit.

#Lawrence Wilkerson

Oui, on en est même arrivés au point où l'on entend des gens dire, comme j'ai entendu quelqu'un le dire dans une interview il y a environ trois jours, que l'armée de volontaires, c'est précisément ça : ils sont sacrificiels. On peut les utiliser. Pas besoin de s'inquiéter de les voir rentrer dans des housses mortuaires. Oh, c'est regrettable quand ça arrive, mais enfin, vous savez, ils ont des femmes et des enfants. Oui, c'est regrettable qu'ils meurent, qu'ils soient gravement blessés, capturés, ou quoi que ce soit. Mais ils se sont engagés. Ils se sont engagés.

Bon, d'accord. Là, vous parlez très concrètement de l'ampleur de notre transformation, et de la façon dont la puissance que nous avons acquise après 1945, en particulier, a changé les choses, a fomenté ce changement et a contribué à le faire advenir. Nous ne sommes plus seulement une puissance maritime. Nous sommes une puissance mondiale. Et cette puissance mondiale s'exerce de deux manières extrêmement brutales. La première, c'est quand nous utilisons réellement notre puissance pour vous frapper, par voie maritime ou autrement. La seconde, c'est quand nous vous imposons des sanctions. Aujourd'hui, quelque deux milliards de personnes vivent sous une forme ou une autre de sanctions américaines. Nous avons donc donné une nouvelle portée et un nouveau nom à la puissance, qu'elle soit maritime ou continentale. Et cela revient nous hanter, parce que nous avons tellement mal utilisé cette puissance et cette portée. Et maintenant, nous avons quelqu'un qui ne comprend même pas un mot de ce dont je parle, et qui tend simplement la main, quand il en a envie, pour frapper les gens. C'est à cela que ça revient, au fond. Je veux dire, on ne peut rien inventer sur ce président qui soit crédible, qui ait le moindre sens.

#Glenn

Eh bien, il y a déjà eu des avertissements par le passé. Vous savez, en 1898, quand les Américains ont remporté la guerre contre les Espagnols et qu'ils ont, dans la foulée, acquis toutes ces possessions coloniales, dont les Philippines, des gens comme Mark Twain faisaient valoir que cela était, eh bien, très dommageable pour l'âme de l'Amérique. Que dès lors qu'on se lance dans le colonialisme ou dans l'aventure impériale, ce n'est pas seulement une question de morale. C'est aussi une part de l'âme de la nation qui se perd. Je pense qu'on peut dire la même chose de l'hégémonie contemporaine, ou de l'hégémonie finissante, de l'Occident politique. Et des Européens aussi. C'est ce qui m'a semblé étrange quand Marco Rubio est venu à Munich et a dit qu'il fallait restaurer la grandeur européenne. Et il faisait essentiellement référence aux empires européens. Je me suis dit : j'aimerais beaucoup retrouver la grandeur européenne, mais l'empire n'était pas censé être la manière de définir cette grandeur.

#Lawrence Wilkerson

Désolé, j'avais la dernière question sur... Laissez-moi juste en poser une. J'adore Mark Twain. D'habitude, je me délecte de ses mots. Mais Mark a oublié quatre millions d'esclaves.

#Glenn

On avait beaucoup d'expérience avec les petits bruns.

#Lawrence Wilkerson

Énormément. Une sacrée quantité d'expérience. Et ce n'était pas seulement dans le Sud. Je veux dire, j'ai été assez stupéfait de découvrir combien il y avait d'esclaves à Philadelphie, par exemple, alors que je lisais le livre de McCullough sur Adams. Et combien il y en avait ailleurs dans le Nord, parce que c'était très rentable là-bas. Et ils ne coûtaient pas cher. Peut-être qu'on ne les traitait pas tout à fait aussi mal que certains Sudistes les traitaient. Mais tout ça pour dire qu'on avait déjà beaucoup d'expérience avec les petits gens bruns.

#Glenn

Oui, et il y avait aussi les Amérindiens, bien sûr. Enfin, le propos reste valable, même si, oui, un...

#Lawrence Wilkerson

Non, c'est le cas. Et la Grande Flotte blanche de Teddy Roosevelt était un parfait exemple de, vous savez, démonstration de puissance maritime. Du genre : « Maintenant, je vais dominer le monde et les mers, ainsi que mon propre empire. » Nous ne l'avons pas très bien fait. Nous nous sommes retirés assez vite. Puis la Première Guerre mondiale nous a brutalement tirés de notre rêverie. Mais enfin, notre histoire a été très contrastée, cela ne fait aucun doute. Mais on peut en suivre le fil depuis le tout début. Prenez les critiques de Burke contre la Révolution française, les louanges de

Jefferson pour la Révolution française, Adams qui se situait un peu entre les deux, mais qui a fini par se ranger du côté de Burke. On peut suivre ce fil depuis ce débat, et cette dichotomie d'intérêts, jusqu'à l'époque où nous sommes aujourd'hui. Et on peut soutenir que le courant qui l'a emporté était le pire de tous.

#Glenn

Oui, mais on peut aussi avancer que vous faites un peu marche arrière, et que c'est peut-être exactement ce dont le pays a besoin pour se reconstruire, non ?

#Lawrence Wilkerson

Oui, et je pensais que Trump allait faire ça. Et je dois admettre que, pendant un temps, j'ai envisagé de voter pour Trump parce qu'il parlait de ça. Je me suis dit que, malgré son passé, son caractère douteux et ses méthodes d'escroc, s'il se repliait simplement de manière intelligente, ce serait une vraie contribution à notre présence continue dans le monde, sans, vous savez, tuer des gens et finir par nous tuer nous-mêmes. Et les armes nucléaires m'inquiétaient vraiment, parce que je voyais ce qui se passait avec elles. On a complètement oublié la guerre froide. En Amérique, on ne sait même pas que la guerre froide a eu lieu.

Et en ce qui concerne les armes nucléaires, on ne savait même pas ce qu'elles étaient, ni ce que nous avions établi à leur sujet, ni quelle était notre doctrine les concernant, ni ce que les films en disaient — Docteur Folamour vient tout de suite à l'esprit. Donc je pensais que ça allait arriver. Je pensais que la première chose importante que Trump allait faire, ce serait de se replier. Est-ce que ça voulait dire sortir de l'OTAN ? Je pensais que oui. Probablement. Peut-être en maintenant notre parapluie nucléaire pour les puissances de l'OTAN en Europe et au Canada, mais sans être, en ce sens, un membre actif de l'Alliance. Mais ça ne s'est pas produit. En fait, il a complètement foiré ça du dimanche au lundi. Je veux dire, regardez ce qui s'est passé. Maintenant, il soutient de nouveau Zelensky.

#Glenn

Oui, donc Marco Rubio vient d'affirmer que, bon, nous faisons pression pour la paix, mais qu'en menant des frappes en profondeur sur le territoire russe, nous pouvons revoir à la baisse les attentes de la Russie dans les négociations et les amener à s'entendre. Donc, d'accord, nous menons des attaques contre la Russie, et l'OTAN soutient ces attaques pour pousser les Russes à céder davantage à la table des négociations. Alors, en quoi Trump est-il exactement différent de Biden, maintenant ?

#Lawrence Wilkerson

Exactement.

#Lawrence Wilkerson

Exactement. Je veux dire, vous savez, il n'a vraiment pas fait grand-chose de ce qu'il avait promis de faire, point final.

#Glenn

Donc oui, pardon, j'en viens à ma dernière question, qui portait sur... Je voulais revenir sur les erreurs de calcul, pas seulement des États-Unis, mais de l'Occident politique en général. Autrement dit, face à nombre de ces puissances montantes qui ont défié ce qui est désormais une hégémonie révolue, on a toujours supposé que les adversaires étaient plus faibles qu'ils ne l'étaient réellement. Par exemple, dans la guerre économique contre la Chine, on parlait du principe que si on leur coupait l'accès aux puces américaines, leurs géants technologiques commenceraient à s'effondrer.

En somme, on parlait du principe que la guerre commerciale serait, bon, peut-être pas une promenade de santé, mais qu'il serait facile de mettre des bâtons dans les roues de l'économie chinoise. Même chose pour la guerre contre la Russie. Si vous vous souvenez de deux mille vingt-deux, l'idée était : bon, on envoie des armes, l'armée va s'effondrer, ce sont des tigres de papier. Quand les chars arriveraient, les Leopard, les Russes fuiraient tout simplement le champ de bataille, par peur des chars de l'OTAN. Donc l'armée serait écrasée. On supposait que l'économie s'effondrerait avant la fin de la semaine. Le rouble deviendrait des gravats, comme on nous l'avait dit.

Et sur la scène internationale, ils seraient isolés. Donc ça, c'était la Russie. Et enfin, il y avait l'Iran. Je veux dire, évidemment, Trump avait des projets très différents pour l'Iran. Il ne savait pas qu'ils pouvaient riposter de cette manière. Et en effet, neutraliser toutes ces bases américaines dans la région, fermer le détroit d'Ormuz, sans qu'on puisse y faire quoi que ce soit... Je veux dire, on voit bien la frustration. Mais tout cela, pris ensemble, montre en quelque sorte une erreur de calcul : une sous-estimation de l'adversaire. Je me demandais d'où cela vient, selon vous. Est-ce un mauvais renseignement ? Est-ce l'idéologie ? Des médias guidés par un récit ? Et Israël.

#Lawrence Wilkerson

Et Israël ne le fait pas. Mais je pense que votre question est bien posée. Je pense que le principal problème — pas le seul, mais le principal dilemme, si vous voulez — c'est que des gens comme Kagan et Kristol, et d'autres néoconservateurs, des mondialistes, des gens de ce genre, ont surestimé notre puissance et sous-estimé la puissance croissante de la Chine. Cette puissance n'aurait pas dû être sous-estimée, parce que dès quatre-vingt-quatorze et quatre-vingt-quinze, on voyait très clairement à quel point la Chine allait devenir un pays avec lequel il faudrait compter, en moins de quinze ans, vingt ans tout au plus. Et nous avons façonné... Et quand je dis « nous », George W. Bush y a aussi participé, parce qu'il a confié le dossier chinois exclusivement à Powell. Dick et Don le voulaient désespérément, mais chaque fois qu'ils essayaient, on les repoussait.

Et le président a soutenu Powell. C'est le seul sujet vraiment important sur lequel George W. Bush a soutenu Powell. Et nous avons commencé à élaborer une politique qui ne se contenterait pas d'aider la Chine à entrer, par exemple, au GATT — ou quel que soit le nom qu'on lui donnait à l'époque, l'OMC — en l'aidant suffisamment pour qu'elle nous en soit reconnaissante, si vous voulez, mais pas au point de lui permettre d'avancer si vite que nous ne puissions pas au moins garder un œil sur elle, exercer un contrôle. C'est ainsi que nous avons traité avec eux. Et je pense qu'avec Deng Xiaoping et ceux qui lui ont succédé, nous avons créé l'idée que nous étions dignes de confiance, que nous étions véritablement engagés dans une compétition stratégique. C'est le terme que nous utilisions.

Je m'en souviens. Les Chinois... leur ambassadeur était dans le bureau. Ils avaient du mal à traduire ça, et le traducteur a fini par trouver un terme chinois pour « compétition stratégique ». Puis, finalement, ils ont compris. La lumière s'est allumée. « Ah oui, d'accord. Nous pouvons être en concurrence dans un monde pacifique. Nous pouvons coexister dans un monde pacifique. Même si vous devenez la première puissance économique mondiale — ce qui, soit dit en passant, arrivera probablement — nous voulons nous entendre avec vous. Et nous voulons continuer à être en concurrence, dans les domaines où nous le pouvons et dans ceux où vous le pouvez. » Certaines personnes diraient que c'était un rêve irréaliste. Plusieurs l'ont dit. Zbigniew Brzezinski, par exemple. Henry Kissinger.

Je ne sais pas exactement comment Henry a fini par se brouiller avec eux, parce que je n'ai pas participé à la dernière réunion. George Kennan, vieux comme Mathusalem — je crois qu'il avait quatre-vingt-dix-neuf ans à l'époque. Il allait mourir dans l'année, je crois — était plutôt à l'aise avec ça. Mais c'est comme ça que nous avons abordé la question, et c'était la seule façon dont nous pensions pouvoir l'aborder. Parce que nous avons compris qu'un monde nouveau était en train de naître, et qu'il allait falloir y vivre. Il allait falloir y vivre sans nucléaire et en faisant face à la crise climatique. C'étaient les deux sujets que nous examinions, croyez-le ou non, dès deux mille deux et deux mille trois. Le 11-Septembre a quelque peu perturbé cela, mais malgré tout, nous nous y sommes remis dès que nous l'avons pu.

Et puis ces gens sont arrivés avec une idée très différente, une idée très différente. « Nous allons maintenir notre hégémonie, coûte que coûte », alors même que tout ce qui se passait dans le monde leur disait : « Vous ne pouvez pas faire ça, parce que si vous le faites, vous allez sombrer bien plus vite, et bien plus durement. » Ils l'ont quand même fait. Et Biden était le plus coupable de tous. Ça me rappelle ma conversation avec Powell, quand Powell parlait de Lugar, le républicain de la commission des Affaires étrangères, qui alternait avec Biden lorsque les partis prenaient le contrôle du Sénat à tour de rôle. Il disait que Biden connaissait les dossiers et tout le reste, mais il a ajouté : « Ne le faites jamais président. Il en a envie. »

Il veut désespérément être président. Ne le faites jamais président. Ce serait une catastrophe. Waouh, quelle prophétie, ça a été. Donc, vous savez, tout ça pour dire que des individus, des personnalités, ça fait une différence. Et on en a eu plusieurs d'affilée. Je pense que les présidents,

de Bush père à Donald Trump, ont été les pires présidents qu'on ait jamais eus dans l'histoire de l'Amérique, à l'exception possible du président Obama. Mais il s'est lui-même rapproché de ce groupe en se montrant si froussard sur la déclaration de posture nucléaire, sur sa réforme de la santé, et sur d'autres choses comme ça. Mais on ne peut pas survivre aussi longtemps à cette inexpérience, au fait d'être dirigé, pour ainsi dire, par les gens qui tirent les ficelles en coulisses.

Vous avez perdu H. W., vous avez perdu Powell, vous avez perdu Baker, vous avez perdu toutes ces personnes qui connaissaient le monde et la réalité de ce monde, qui savaient ce qui s'y passait. Et vous avez gagné toute une bande de gens inexpérimentés, menés par le complexe militaro-industriel, par d'autres intérêts en Amérique qui ne se préoccupent pas forcément de son avenir ni de sa santé. Et maintenant, on en paie le prix. On en paie le prix. Et puis on a eu Trump. Par-dessus le marché, on a eu Trump. Comment avez-vous pu être à ce point mauvais pour mériter que la providence divine vous inflige toute cette série de dirigeants ? Parce qu'ils font une différence. Je sais qu'on pense qu'ils n'en font pas, mais si, ils en font une. Leur caractère, leur capacité à prendre des décisions, leur capacité à s'entendre avec les autres, leur capacité à choisir les membres de leur gouvernement, tout cela compte. Et nous avons eu des catastrophes.

Des catastrophes absolues, à un moment où nous avons besoin de ce qu'il y avait de mieux. Et maintenant, nous avons ce qu'il y a de pire. J'espère que nous nous en sortirons, Glenn. J'espère que l'Europe sortira elle aussi de son malaise. Et tu sais ce que j'en pense. Nous avons contribué à construire l'Europe actuelle, avec la CIA et nos efforts via l'USAID et ailleurs. L'une des choses que j'ai appréciées chez Donald Trump, c'est qu'il se soit débarrassé de l'USAID. Pas forcément de la vraie USAID, celle qui est censée aider les gens, mais de celle qui utilisait la démocratie libérale comme une arme pour former des dirigeants européens à devenir de bons démocrates libéraux, puis à entrer dans l'OTAN dans la foulée. C'était un travail abject. Mais nous l'avons fait, et nous le faisons encore. Nous le faisons encore. Nous le faisons toujours en Géorgie. Nous le faisons en Արմենիա. Nous le faisons un peu partout sur la carte, en réalité. C'est juste beaucoup moins efficace maintenant, parce que Marco Rubio l'a perturbé par inadvertance.

#Glenn

Je cite souvent ce que vous m'avez dit un jour : quand vous étiez à la Maison-Blanche, vous aviez ces tableaux blancs avec les dirigeants européens. Vous savez, ceux qu'on aime faire monter, ceux qu'on n'aime pas et qu'on veut écarter, faire tomber. En somme, il s'agissait de choisir les dirigeants politiques. Et pour ceux qui étaient choisis, de veiller à ce qu'ils aient un système d'incitations clair et soient formés à la loyauté envers l'Amérique.

#Lawrence Wilkerson

Oui, enfin...

#Glenn

Mais ce n'est pas seulement une question de dirigeants. On a vraiment l'impression que la culture politique a fondamentalement changé depuis la guerre froide. Qu'il s'agisse des responsables politiques, des diplomates, des journalistes, des universitaires ou des simples citoyens, ils ne sont autorisés à dire que certaines choses. Quand il s'agit d'évaluer les risques d'erreur, on ne peut dire que : « Nous sommes forts, nous gagnons, nous sommes vertueux », et nos adversaires sont toujours exactement l'inverse. Ils n'ont aucun intérêt légitime, ils sont toujours en train de perdre, ils sont faibles et ils ont toujours des intentions belliqueuses.

#Lawrence Wilkerson

Et cette attitude est absolument fatale à la diplomatie.

#Glenn

Je ressens la même chose, mais c'est tellement étrange. Parce que si vous dites, par exemple : « Ah bon, les Iraniens, non, ils sont en train de gagner », alors on vous répond : « Ah non, non, ça, c'est un argument pro-iranien », ce qui est très étrange. C'est pareil avec la Russie. Parce que, ces quatre ans et demi passés, j'ai fait valoir que : « Ah bon, les Russes sont en train de gagner ça », et alors : « Ah, ça, c'est pro-russe. » Mais les réalités objectives doivent pouvoir se défendre d'elles-mêmes. Je veux dire, pourquoi ? On peut reconnaître un avantage stratégique chez l'adversaire sans prendre son parti. Je veux dire, c'est très... Les gens parlaient comme ça pendant la guerre froide. Les gens vous auraient pris pour un fou, mais c'est devenu la norme. C'est très... Cela a un coût social très élevé, en Europe, si vous ne serait-ce que, eh bien, vous vous écarterez des principaux récits avancés par les gouvernements. C'est très... C'est très étrange. Je veux dire, c'est... Encore une fois, je pense simplement qu'il y a aussi quelque chose qui tient au leadership, ainsi qu'à la culture politique, concernant...

#Lawrence Wilkerson

Je pense que Powell avait raison, en 1989, quand il m'a dit que Mitterrand, Kohl, Thatcher, Major, Gorbatchev, Chevardnadze, Baker, Bush, tous ces gens-là auraient disparu. Eux avaient au moins connu la peur, à douze ans ou à un autre âge, pendant la guerre. Dès lors que nous aurions eu, partout en Europe, une série de dirigeants n'ayant absolument aucun souvenir, aucun souvenir viscéral de la guerre, tout changerait.

#Glenn

Eh bien, malheureusement, je crains que nous ayons bientôt des responsables politiques ayant l'expérience de la guerre, si nous continuons sur cette voie. Mais c'est le vieux cliché, j'imagine : chaque génération doit apprendre à craindre la guerre. Et j'imagine que notre tour arrive. Mais enfin, avez-vous une dernière réflexion ?

#Lawrence Wilkerson

J'ai une dernière réflexion sur l'Allemagne. J'entends dire que Merz a lancé une vraie initiative pour empêcher l'AfD d'avoir la capacité de prendre le contrôle des deux Länder les plus à l'est, et ainsi d'empêcher tout mouvement militariste de l'Allemagne contre la Russie. Est-ce que vous entendez la même chose ?

#Glenn

Oui, je l'ai vu dans le Telegraph et dans d'autres médias britanniques. Ils rapportaient que Merz concluait des accords secrets au cas où les Allemands voteraient dans le mauvais sens. Il pourrait retirer aux Länder une partie de leur autonomie et de leurs droits, afin qu'ils ne puissent pas entraver une éventuelle guerre avec la Russie. D'après le Telegraph, ils étaient considérés comme des Länder traîtres parce qu'ils votent pour l'AfD, et non pour Merz. Voilà donc où en est l'Allemagne aujourd'hui.

#Lawrence Wilkerson

Cela rappelle la conversation avec Gorbatchev, Helmut Kohl, Trevor Nunn, Powell et Baker, si je me souviens bien. Ils avaient en quelque sorte énuméré les choses qui pourraient se produire si l'Allemagne était réunifiée, restait dans l'OTAN, et que la Russie l'acceptait. Outre les coûts, Kohl a vraiment été stupéfait lorsqu'il a reçu son estimation du, je suppose, ministère des Finances à Bonn. Ils lui ont dit que cela coûterait quatre-vingts milliards de dollars américains. Bien sûr, au final, on m'a dit que la réunification avait coûté deux fois plus.

#Glenn

Les gens oublient aujourd'hui que Margaret Thatcher et d'autres étaient assez pessimistes, voire hostiles, à l'idée de la réunification de l'Allemagne. Des dirigeants européens disaient : « Ah, ils vont obtenir ce que Hitler n'a pas pu leur donner. » Vous savez, c'est une Europe dominée par l'Allemagne. Je veux dire, les gens l'oublient, mais je suppose qu'ils s'en souviendront bien assez tôt si l'Allemagne continue sur cette voie.

#Lawrence Wilkerson

Je peux dire ceci à propos de Kohl, du moins selon mon interprétation. Je n'étais pas si souvent sur place, mais Powell m'a fait de bons comptes rendus. Il était plutôt à l'aise avec tout, sauf avec le coût et avec ce que la Russie pourrait faire si l'Allemagne était réunifiée et autorisée à rester dans l'OTAN. Et Gorbatchev et Chevardnadze l'ont convaincu, je pense, qu'il n'y avait aucun problème à cela.

#Lawrence Wilkerson

Pour eux, c'était le cas.

#Lawrence Wilkerson

Ils penseraient probablement autrement aujourd'hui. Oui, sans doute.

#Glenn

Quoi qu'il en soit, merci encore d'avoir pris le temps.

#Lawrence Wilkerson

Bien sûr, bien sûr. Merci. Merci.

#Lawrence Wilkerson

Prends soin de toi.